

Lectures interview

Propos recueillis par Elisabeth Barillé.

Quatre ans après son Goncourt, Paule Constant nous offre le portrait d'une Amérique puritaine face à la violence et à la haine sociale. *Sucre et Secret* (1). Un roman sombre et prenant.

Paule Constant l'ouragan sous la douceur

Qui la rencontre pour la première fois peine à croire que cette douce dame brune aime les ouragans, la chaleur des tropiques, tous les pays où la nature est reine, où les bêtes n'ont pas abdiqué leur pouvoir face aux hommes. Question d'enfance sans doute. Fille d'un médecin militaire, Paule Constant l'a passée dans les anciennes colonies françaises, entre l'Algérie et le Cameroun, le Cambodge et le Laos. Plus de soleil que d'amour dans ce milieu bourgeois, où chaque marque d'affection passe pour une faiblesse. L'apprentissage précoce de la solitude, en famille, puis en pension. La littérature comme refuge, comme passion, comme rapport au monde et aux autres. Des études universitaires et un doctorat sur les lettres d'amour comme genre littéraire la conduisent vers l'enseignement supérieur. L'aventure romanesque s'avère relativement tardive – 35 ans –, mais l'ambition s'affirme conquérante : faire une œuvre ou rien. Pari tenu, l'œuvre est là, variée et pourtant cohérente dans ses échos thématiques : l'enfermement, l'expulsion, la violence des rapports humains. Ainsi *Sucre et Secret*. Décor : la Virginie, ses héritières et ses couloirs de la mort. Personnages : une étudiante séduisante et peu farouche, un beau gosse trop brillant pour n'être pas pervers, une mère trop blessée pour être honnête et une romancière française fascinée et perdue...



PHOTO J. SASSIER

Atmosphères. Comme *Confidence pour confiance* (2), *Sucre et Secret* se passe en Amérique. Pourquoi ce pays plus qu'un autre ?

Paule Constant. Parce qu'il ne ressemble pas aux clichés qu'on s'en fait. On croit que c'est un pays moderne. Or, les mœurs y sont ancestrales, les rapports hommes-femmes aussi rigides qu'au XIX^e siècle. Mais quelle nature ! Presque encore intacte. Les pays qui me touchent sont ceux où elle reste sauvage.

A. La France ne vous touche donc pas ?

P. C. Ce n'est pas mon territoire mental, ni les gens, ni les saisons, ni la nature trop domestiquée ne parlent à l'écrivain que je suis...

A. Le roman met en scène une romancière française invitée dans une université de Virginie qui rencontre un jeune condamné à mort pour un crime qu'il nie avoir commis. D'abord récalcitrante, elle se laisse entraîner par son destin tragique jusqu'à s'impliquer dans sa défense. C'est votre histoire ?

P. C. Oui. Je me suis rendue aux États-Unis, en 1999, avec l'idée d'écrire

“ON N'EST PAS OBLIGÉE DE TOUT RÉUSSIR.”

en contact avec des associations contre la peine de mort, et c'est ainsi que l'on m'a proposé de visiter une prison pour condamnés, j'ai accepté, puis l'un d'eux a voulu me rencontrer.

A. Pourquoi ?

P. C. Sachant que j'étais écrivain, il espérait m'intéresser à son histoire, j'étais résolue à ne pas écrire sur lui, mais la réalité est parfois si puissante que vous n'y résistez pas. Je me suis retrouvée dans le comité de défense, sans imaginer une seule fois qu'il allait être exécuté. Il l'a été...

A. Coupable ou innocent, vous maintenez le doute jusqu'au bout.

P. C. Comme la journaliste dans mon roman, j'ai souhaité qu'il soit coupable. Vous savez, on en arrive à ne pas savoir exactement ce que l'on pense. Une condamnation à mort est quelque chose de si violent...

A. Votre Amérique semble sortie des années 50, incroyablement puritai-

P. C. Evidemment, en particulier dans ces grands collèges de filles d'où vient d'ailleurs Hillary Clinton. Les étudiantes y font de l'équitation et portent des crinolines au bal de fin d'année. Il faut savoir qu'une scolarité annuelle représente le salaire annuel de quatre professeurs. A part quelques boursières, n'y entrent que les filles de nantis. On les forme pour être des dirigeantes, bien sûr, certaines se contenteront de faire de riches mariages, comme au siècle dernier. Ce qui m'a frappée, c'est la rigidité incroyable des rapports entre les sexes, la profonde fracture, aucune spontanéité, une méfiance constante. Les hommes s'excusent même d'être ce qu'ils sont, des hommes.

A. Finalement, vous aimez ou vous détestez l'Amérique ?

P. C. Je l'aime surtout en littérature. Relisez Steinbeck, c'est grandiose, mais pour y vivre non. Il me manquerait la liberté de penser et d'agir comme je l'entends. C'est un pays sous haute surveillance. On n'imagine pas en Europe la liberté que l'on a...

A. Vos livres traitent souvent de l'enfermement, savez-vous pourquoi ?

P. C. [Elle réfléchit.] C'est une situation qui m'est familière, j'ai connu la pension, j'ai passé mon enfance dans des pays en guerre avec l'interdiction de sortir, ce que je ne détestais pas forcément. Il y a une volupté du huis clos... Et puis, comment écrire sinon ?

A. En parlant de votre enfance, vous dites : « Je reviens de loin. »

P. C. Je n'ai été ni aimée ni soutenue, jamais. Mon père me terrorisait et m'imposait des mortifications et les tortures morales propres à détruire un enfant. J'en parle dans *la Fille du gouvernator* (3)... Ma mère se chargeant de mon éducation, je n'ai été à l'école qu'en sixième. Je me demande encore comment j'ai pu entrer en khâgne...

A. Qu'est-ce qui, en définitive, vous a sauvée d'une telle situation ?

P. C. Ma force, ma liberté...

A. Rien ni personne d'autre ?

P. C. Si, ma grand-mère. Elle m'appelait son adorée, elle était persuadée que j'étais quelqu'un d'exceptionnel. Quelle révolution quand vous êtes persuadée du contraire ! C'est la première qui a cru en moi, ensuite il y a eu mon mari. Je lui dois beaucoup.

A. Que vous a-t-il apporté ?

P. C. Il m'a permis de déployer toute ma liberté, tous mes délires. Nous avons deux enfants, il a pris en charge leur éducation. Moi, j'étais trop dans mes livres...

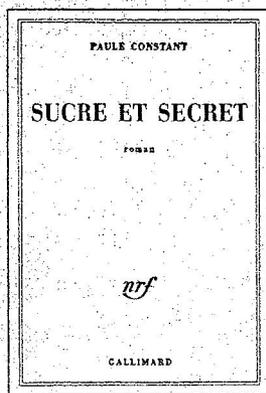
A. Vous voulez dire que vos enfants passaient après votre œuvre ?

P. C. Sincèrement, oui. J'étais une mère sympathique mais obsédée par la littérature... Ça n'allait pas sans culpabilité, bien sûr.

A. Ils vous l'ont reproché ?

P. C. Ma fille surtout, qui travaille maintenant dans l'édition...

A. Ecrivain et mère de famille, un défi impossible ?



Les six dates clés de Paule Constant

1949 : le bague de Cayenne... mon père est médecin des relégués du bague.

1968 : mariage au milieu des grèves et départ pour l'Afrique. J'y resterai dix ans.

1974 : thèse de troisième cycle sur les ruines de New York (pour les romanciers français N Y est le lieu de l'Apocalypse). Début de ma fascination pour les Etats-Unis.

1980 : mon premier roman, *Ouregano* (Gallimard), trouve un éditeur, un public, une critique et reçoit le prix Valéry-Larbaud.

1987 : doctorat de lettres. *Un monde à l'usage des demoiselles* (Gallimard) reçoit le prix de l'Essai de l'Académie française.

1998 : prix Goncourt pour *Confidence pour confiance* (Gallimard).

P. C. En tout cas, un tiraillement énorme, en plus, je suis de ces féministes de la première heure, qui se trouvaient dans l'obligation de tout réussir, d'être parfaites partout.

A. Croyez-vous que cela a changé ?

P. C. Un peu, non ?

A. Pas vraiment si l'on en croit les 30-40 ans, la plupart sont débordées.

P. C. Il faudrait leur faire comprendre qu'on n'est pas obligée de tout réussir. Je l'ai compris assez tard. C'est un privi-

lège de l'âge, on devient plus tolérant envers soi-même, plus ouvert, plus audacieux. On n'a plus rien à prouver. Avant cinquante ans, je m'interdisais plein de choses, j'étais fagotée n'importe comment sous prétexte que je ne voulais pas abuser de ma séduction...

A. Le Goncourt a-t-il changé votre vie ?

P. C. J'ai fait en sorte que non. Il faut dire que je l'ai eu sur le tard, ma vie était faite, et j'ai découvert qu'elle me plaisait telle qu'elle était. Il y a des auteurs couronnés qui pètent les plombs et quittent leur conjoint, pas moi.

A. On vous a jalosée ?

P. C. Oh, que oui ! Un prix comme le Goncourt déclenche les pires réactions. On devient soudain le miroir de la rancœur des gens et de celle des autres écrivains.

A. Tout ou rien ! C'était votre devise quand vous étiez enfant, c'est toujours la même ?

P. C. [Elle rit.] Oui ! Il faut être très exigeant pour recevoir un peu. Je n'avais rien, j'ai tout voulu. ♦

(1), (2) et (3) Gallimard.

“IL Y A DES AUTEURS COURONNÉS QUI PÈTENT LES PLOMBS ET QUITTENT LEUR CONJOINT, PAS MOI.”